

Carte postale

Lori Saint-Martin

Number 31, Winter 1987

De la mémoire ...les mirages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15263ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (1987). Carte postale. *Moebius*, (31), 109–110.

LORI SAINT-MARTIN

Carte postale

Je vis dans les trains, dans les avions. Un signe de la main et un taxi s'immobilise devant moi : je me sauve. Les crises me laissent muette. Sans prévenir, je fuis. En entrant dans une pièce, je vérifie tout de suite la sortie d'urgence. Je laisse toujours les portes entrouvertes.

Je choisis mes destinations à tout hasard : tous les départs sont bons. J'aime les salles d'attente, les cafés froids et amers, le journal de la veille qui traîne dans un coin. J'aime les quais et les pistes d'atterrissage, l'aile d'un avion, vue du hublot, qui s'étire longuement vers l'horizon, comme une autoroute.

Je ne regarde jamais la personne assise à côté de moi. Les gens ont une histoire, des photos, une destination. Quelqu'un viendra les accueillir à l'autre bout. Entre-temps, ils étalent des rendez-vous et des réservations, racontent bêtement leur vie. Une fois arrivés, ils marchent vite. Ils savent vers où se diriger, ce qui les attend.

Les voitures me repoussent. Je refuse de conduire. Comme passagère, je reste anonyme : s'il y a un accident, ce ne sera pas moi la responsable. Je pourrai quitter les décombres, ni vue ni connue, sans attendre la police. Les sirènes n'ont pas de pouvoir sur moi. Je ne crois plus aux urgences.

Mais il n'y a jamais d'accidents sur ma route. Que des retards. Les gens se lèvent et se rassoient, indignés, tripotent leur montre, invoquent des engagements. Leur tumulte me laisse bien calme : autant j'ai besoin de partir, autant l'arrivée m'est indifférente. Tous les lieux de la terre ne sont-ils pas identiques?

Je trouve encore, parfois, un endroit qui me plaît :

une rue, un café, un parc où me retient un jeu de lumière. Alors, je reste quelque temps, tout près, sans compter les jours. Mais la beauté aussi est dangereuse, il faut s'en détacher, repartir. Renoncer me devient de plus en plus facile. Jeune, j'avais ce qu'on appelle un tempérament passionné et il m'a fallu beaucoup de temps pour m'en guérir. Maintenant, les distances s'imposent toutes seules, avec et malgré moi. Je n'aime que le départ. Aucun voyage n'est trop long pour moi, aucun pays trop lointain.

Une fois, au début, un visage m'a séduite, amenée à raconter. «Vous allez vous tuer» m'a-t-on donné pour toute réponse.

Ce n'est pas vrai. Je suis celle qui marche seule au centre du tourbillon. **Le centre mort absolu.** Celle à qui il n'arrive strictement rien. Ce n'est pas la vitesse qui tue, mais l'immobilité. La vie est sans danger lorsqu'on n'y tient pas. J'ai bien peur de vivre longtemps encore.

L'avion se pose, le bateau accoste, les portières du train s'ouvrent avec fracas : arrivée à la dernière minute, les cheveux au vent, je m'y glisse, comme une lettre dans une enveloppe, comme une main dans l'autre main, comme un noyé à la mer.